

et l'on sait qu'ils signeront des pétitions partout et toujours, pourvu que ce soit contre le gouvernement ou sa politique. L'opposition est aujourd'hui comme ces enfants à qui l'on refuse un jouet et qui pleurent pour l'avoir, mais qui ensuite le refusent à leur tour si on veut le leur donner. La confédération est en réalité le plan de ces messieurs, et cependant aujourd'hui ils n'en veulent pas,—ils la repoussent comme quelque chose d'abominable. Le pays a les yeux sur eux, et je tiens l'opposition responsable de la perte de temps que nous subissons aujourd'hui. Si elle a quelque chose à dire, qu'elle le dise, mais votons ! La conduite qu'elle tient en ce moment sera appréciée par le pays comme elle le mérite. (Écoutez ! écoutez !)

A la reprise de la séance—

L'HON. M. CAUCHON—M. le PRÉSIDENT :—Quand tant de voix éloquentes ont parlé sur la grande question qui nous occupe si sérieusement, qui domine la situation, qui préoccupe tous les esprits et qui remue jusque dans son sol toute l'Amérique Britannique du Nord, qui encercle, dans son cadre immense, deux océans et presque la moitié d'un continent, et qui porte dans ses flancs les destinées d'un grand peuple et d'un grand pays ; quand l'ensemble des motifs qui peuvent être donnés pour et contre le projet ont été si lumineusement produits ; quand moi-même j'ai ailleurs si longuement et si complètement développé, avec les faibles moyens que la Providence m'a donnés, les considérations qui militent pour ou contre l'ensemble et les détails de l'œuvre de la convention de Québec, j'aurais dû peut-être rester simple spectateur de ces solennels débats, en attendant l'heure où il m'aurait été permis de mettre d'accord mon vote avec mes convictions. Mais j'ai cru que, comme l'un des plus anciens représentants du peuple, après avoir parlé ailleurs, je devais encore parler dans l'enceinte législative, pour accomplir à la lettre mon mandat, et pour obéir à cette voix qui a droit de me commander. Je viens donc, ce soir, apporter mon faible tribut de réflexions dans l'épreuve décisive qui s'accomplit.

J'aurais voulu, pour ma part, moins de questions personnelles, moins d'incriminations et de récriminations, moins d'allusions au passé ; j'aurais voulu, en un mot, que le débat se fût élevé, de prime abord, à la hauteur même de la question, pour nous permettre de la juger dans son mérite propre, sans

prendre garde aux noms et aux antécédents des hommes qui la défendraient ou la combattraient ; j'aurais voulu que la conscience des hommes politiques se fût mise au diapason de la conscience publique, et que, dans des circonstances si graves, on eût oublié qu'on était homme de parti, pour ne plus se souvenir que de son caractère national.

Mais quelques-uns des orateurs n'ont pas apprécié ainsi les choses ; ils n'ont pas cru que la situation était importante au point d'exiger le développement des grandes vertus et des grands sacrifices. L'un s'est amusé à faire des jeux de mots d'une valeur douteuse sur la couleur de deux brochures, et l'autre a consacré plus d'un tiers de son discours à mettre d'accord sa position actuelle avec ses antécédents, et les deux autres tiers presque entiers à mettre ses adversaires en contradiction avec eux-mêmes, sans plus s'occuper de la question en débat, imitant le héros troyen chanté par VIRGILE dont ROUSSEAU nous dit :—

“Pouvait-elle mieux attendre
De ce pieux voyageur,
Qui, fuyant sa ville en cendre,
Et le fer du Grec vengeur,
Quitta les murs de Pergame,
Tenant son fils par la main,
Sans prendre garde à sa femme,
Qui se perdit en chemin ?”

(Rires et écoutez !)

Pour ma part, je dédaigne de défendre ici mes opinions passées comme mes opinions actuelles sur la confédération. J'écrivais avec conviction en 1858, comme j'ai écrit avec conviction en 1865. Mes deux livres sont là qui provoquent la discussion et qui offrent le gant à ceux qui voudront le ramasser. Il y a tantôt un tiers de siècle que j'écris, et quand je n'aurais, pour me recommander à l'attention des publicistes, que le simple titre du plus ancien journaliste du pays, il me semble qu'on aurait dû, si on l'avait pu, ne pas me laisser passer sans me demander raison de mes opinions et de mes doctrines actuelles. Comment se fait-il donc que, du milieu de cette presse démocratique et oppositionniste, pas une voix ne s'est fait entendre contre le long commentaire du *Journal* sur le projet de la convention de Québec ? (Écoutez !)

Est-ce impuissance ? Est-ce que le talent manque dans cette phalange qui se croit spécialement née pour éclairer et pour gouverner le pays ?